



HAL
open science

Ce qui fait rire le linguiste, ou du métalangage chez Saussure

Michel Arrivé

► **To cite this version:**

Michel Arrivé. Ce qui fait rire le linguiste, ou du métalangage chez Saussure. Branca-Rosoff, Doquet, Lefebvre, Oppermann-Marsaux, Pétilion, Sitri. L'hétérogénéité à l'œuvre dans la langue et les discours. Hommage à Jacqueline Authier-Revuz, Lambert-Lucas, pp.33-47, 2012. halshs-00820954

HAL Id: halshs-00820954

<https://shs.hal.science/halshs-00820954v1>

Submitted on 7 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CE QUI FAIT RIRE LE LINGUISTE,
OU DU MÉTALANGAGE CHEZ SAUSSURE.

Michel Arrivé

Université de Paris Ouest Nanterre La Défense

MoDyCo, UMR 7114

Le rire, selon Saussure, est le propre, certes, de l'homme, mais, spécifiquement, du linguiste. C'est à mes yeux ce qui se dégage de la lecture des *Écrits de linguistique générale*. Car il rit très souvent, le linguiste, dans ces *Écrits*. Le linguiste qui rit, généralement, n'est autre que Saussure lui-même. Quand ce n'est pas le cas, il rit aussi, quoique peut-être un peu moins. Mais il devrait rire tout autant s'il se prenait au sérieux ou, mais cela revient au même, s'il prenait au sérieux la linguistique. Car le rire pour Saussure est la condition préalable du sérieux de la linguistique.

Le linguiste rit un peu plus rarement, sans doute, dans les *Cours*. C'est peut-être que, dans de très légitimes et très honorables intentions didactiques, le professeur réprime quelque peu ses velléités sarcastiques. Car elles ont, on le devine, des aspects assez peu euphorisants, voire, parfois, désespérants, à ne pas afficher, peut-être, devant d'autres jeunes étudiants. Elles subsistent cependant, et se repèrent, quoique plus discrètement, de loin en loin.

Mais au fait, de quoi rit-il, le linguiste ? De tout ? Peut-être pas. Mais tout de même de beaucoup de choses. C'est parfois de certaines doctrines élaborées, peu avant, par de bons collègues. Ainsi Max Müller, coupable de ce péché impardonnable qu'est pour Saussure le naturalisme :

On vit la doctrine ridicule de Max Müller, revendiquant pour la linguistique la place d'une *science naturelle*, et admettant une sorte de « règne linguistique » existant au même titre que le « règne végétal » étudié par les botanistes. (Saussure, 2002 : 116).

L'illustre Schleicher – l'auteur de la fable « dans la langue primitive indo-germanique ¹ » – s'expose, pour d'autres raisons, aux sarcasmes de Saussure :

¹ On se souvient que ce terme est, pour les linguistes allemands du XIXe siècle, celui qui est constamment utilisé pour ce qui est qualifié aujourd'hui d'*indo-européen*. Schleicher est resté célèbre pour avoir,

[...] un second sujet d'étonnement sera d'avoir vu que, lorsqu'enfin cette science [la linguistique, MA] semble triompher de sa torpeur, elle aboutisse à l'essai risible de Schleicher, qui croule sous son propre ridicule. [...] On voit des linguistes prendre des airs comiquement graves lorsqu'il est question de cette grande figure. (2002 : 205).

Ce sont parfois certains choix méthodologiques qui prennent aux yeux de Saussure un aspect « comique » :

Il y a quelque chose de comique dans l'idée généralement répandue qu'il serait plus simple de juger de la différence de langue dans le cas de la discontinuité géographique. (Saussure, *Troisième Cours*, 2005-2006 : 139)

Et Saussure de poursuivre en évoquant de façon féroce ironique les pittoresques récits que font les indo-européanistes des voyages entrepris « un beau jour [par les] *Celtes*, un autre jour [par les] *Slaves*, etc. [...], partis du pied gauche de ces hauteurs asiatiques complètement indépendamment les uns des autres, [...] comme si c'était une chose essentielle qu'ils fussent détachés géographiquement de la masse » (*Troisième Cours*, 2005-2006 : 140)

Toutefois, ce sont surtout les problèmes de terminologie qui sont propres à déclencher le rire de Saussure. Même quand il ne paraît pas s'imposer : il devient alors nécessaire d'en exiger le droit :

Si l'on dirigeait contre notre manière de concevoir les phénomènes phonétiques des attaques faciles sous prétexte que [passage laissé en blanc par Saussure]², nous demanderions le droit de rire et de nous étonner. Se figure-t-on que le seul fait par exemple de parler, comme nous l'avons fait nous-même, d'une *explosion*, sans autre détail expliquant si l'on entend fondamentalement sous ce nom une unité mécanique, ou une unité acoustique, ou une unité phonologique, ne soit pas une chose autrement

notamment, rédigé une brève fable, « Le mouton et les chevaux », dans la langue « indo-germanique » primitive telle qu'il croyait pouvoir la reconstituer. Saussure ne consent pas à préciser si c'est ce point particulier du travail de Schleicher ou l'ensemble de son œuvre qu'il trouve « risible » au point de crouler « sous son propre ridicule ».

² On sait que Saussure dans ses écrits linguistiques a l'habitude de laisser en blanc certains passages particulièrement litigieux. Il est le plus souvent périlleux de chercher à restituer les éléments ainsi passés sous silence. En ce point je ne m'y hasarde pas. Sur les blancs de Saussure C. Normand, 2006, s'est posé d'intéressantes questions.

soumise à scrupules, pour qui fait intervenir les scrupules, que celui de supposer la similarité pratique des explosions ? (2002 : 141-142).

Deux mots de décryptage, peut-être incertain, de ce texte rendu assez ténébreux par le blanc qui en termine la première phrase : Saussure réclame le droit de « rire » des critiques qui pourraient se porter contre l'attitude consistant à utiliser, sans explication, le terme unique d'*explosion* au lieu des termes différents propres à marquer les points de vue divers sous lesquels le phénomène peut être envisagé. C'est que le choix qui s'effectue entre les deux possibilités terminologiques – un terme ? ou plusieurs ? pour cette éventualité, Saussure tient en réserve la batterie de termes nécessaire – est inséparable de la position théorique qui est prise à l'égard du phénomène à décrire : est-il réductible à une entité unique ? ou faut-il l'envisager sous plusieurs points de vue ? D'infinis « scrupules » devraient intervenir lors d'une telle décision, et leur absence est propre à susciter le « rire » du linguiste.

Inversement, quand il adopte un parti terminologique discuté, Saussure s'attend au rire de ses collègues. Ainsi quand il s'interroge sur l'emploi, légitime ou non, du terme « figuré » d'*Ablaut* :

On protestera, on distinguera, on rira : et je ne dis nullement que j'aie raison ; mais la seule fin utile de la discussion est de me montrer ce qu'est, de son essence, l'*ablaut*, pour que j'aie alors un premier point de juger si ma dénomination mérite le nom de « figuré » ou ne le mérite pas. (2002 : 234).

En ces points, ce sont les débats relatifs au métalangage spécifique de la phonologie (au sens saussurien d' « étude de la phonation », 2002 : 82) qui donnent lieu au rire, légitimement exigé, de Saussure ou à au rire, ridicule, des autres linguistes. Mais en d'autres points le rire se porte sur un objet plus considérable : rien de moins que ce qui est la visée générale du métalangage, précisément la description exacte des phénomènes linguistiques. On remarque avec intérêt que le rire de Saussure est ici un rire au second degré. Oserai-je dire un *métarire* ? Car ce qui le fait rire, c'est le rire des autres, à savoir ses bons collègues. Ce rire, on le voit, est donné, comme ridicule : c'est que les rieurs s'imaginent possesseurs d'une inaccessible vérité :

Il est très comique d'assister aux rires successifs des linguistes sur le point de vue de A ou de B, parce que ces rires semblent supposer la possession d'une vérité, et que

c'est justement l'absence d'une vérité fondamentale qui caractérise jusqu'à ce jour le linguiste. (2002 :116).

Le rire en ce point ne peut que s'interrompre. Ce qui prend sa place, c'est d'abord une attitude fortement découragée de renoncement au « plaisir » que procurait l'étude « historique » des langues. Et le vague projet, formé « sans enthousiasme ni passion », d'un ouvrage relatif à la terminologie linguistique :

Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réforme[r], et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique [...]. Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. (lettre à Meillet citée par Benveniste, in Fehr, 2000 :15-16 ; la lettre date du 4 janvier 1894).

Vague projet, ai-je cru pouvoir dire ? Point si vague, pourtant. Il apparaissait déjà, deux ans auparavant, dans la Troisième conférence de l'Université de Genève, en novembre 1891 :

Il y aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du *mot* comme principal perturbateur de la science des mots. (2002 : 166).

Une sorte de désespérance finit par se faire jour en plusieurs points des réflexions de Saussure. C'est la notion centrale de *valeur* qui détermine, en raison de son inévitable *duplicité* (à tous les sens du mot) ces accès de désespoir :

Valeur est éminemment synonyme à chaque instant de terme situé dans un système de termes similaires, de même qu'il est éminemment synonyme à chaque instant de chose échangeable. [...] Prenant la chose échangeable d'une part, de l'autre les termes co-systématiques, cela n'offre aucune parenté. C'est le propre de la *valeur* de mettre en rapport ces deux choses. Elle les met en rapport d'une manière qui va jusqu'à désespérer l'esprit par l'impossibilité de scruter si ces deux faces de la valeur diffèrent pour elle et en quoi. (2002 : 335).

Du rire sarcastique à la désespérance le trajet s'est accompli. Reste que le rire comme le désespoir se sont au long de ce trajet trouvé un objet : le métalangage. Et que cet objet, une fois mis en place, a donné lieu à une critique argumentée. Ce sont les deux problèmes qui vont être maintenant étudiés.

La mise en place saussurienne du métalangage

Il faut bien ici se résoudre à poser un problème : celui de la présence du concept de *métalangage* chez Saussure en l'absence du terme qui lui donnerait forme. Car à en n'en point douter le terme est absent, à moins de l'imaginer enfoui quelque part dans ce qui n'est pas encore publié. Spéculation peu raisonnable. Ce n'est pas que Saussure ait quelque répugnance à l'égard du préfixe *méta-* : il l'utilise épisodiquement, par exemple dans l'adjectif néologique *métachronique* (2002 : 263), qui semble bien être un précurseur promptement abandonné de *diachronique*. Cependant le terme *métalangage* ne lui est pas venu à l'esprit. Il devra attendre une trentaine d'années après sa mort pour être introduit dans l'usage des linguistes, par les soins successifs de Morris, Hjelmslev et Jakobson³. Toutefois, on a évidemment aperçu, et on continuera à voir dans la suite, que le concept, quoique dénommé autrement, est constamment présent dans sa réflexion. Les dénominations qui sont affectées à l'une de ses composantes ? On en a aperçu une dans le segment cité plus haut de la lettre à Meillet : c'est la « terminologie » à comprendre dans le sens d'ensemble des « termes employés en linguistique ». On en repérera d'autres dans la suite, à commencer par *mot*, à comprendre comme « le mot *mot* » (2002 : 83). Mais il n'est sans doute pas inutile de préciser que le métalangage ne se réduit pas à un ensemble de termes : pour parler du langage et des langues, il faut la totalité des éléments d'une langue. On verra plus bas que chez Saussure les verbes *être* et *exister*, et jusqu'au pronom *elles* sont propres à voir se porter sur eux les soupçons qui atteignent le métalangage. En somme, la conception implicite du métalangage que se donne Saussure est sans doute assez proche de celle que Hjelmslev mettra en forme, une cinquantaine d'années plus tard, dans l'édition danoise des *Prolégomènes*. Je m'autorise à en traduire de la façon suivante le passage le plus pertinent :

On est explicitement préparé, depuis les développements de la logique qui ont pris naissance chez les logiciens polonais, à l'existence d'un langage dont le plan du contenu est le langage. C'est ce qu'on appelle le *métalangage*, le langage qui prend pour objet le langage, ce qui, dans notre terminologie, signifie un langage dont le

³ Non, je n'ignore pas que le terme polonais équivalent, *metajezyk*, a été employé dès 1931 par Tarski, mais dans un contexte plus logique que linguistique ou sémiotique. C'est à cet emploi que Hjelmslev fait allusion dans le texte cité. Voir Rey-Debove, 1978-1997 : 7, puis 13-14.

contenu est un langage. C'est un tel métalangage que précisément doit être la linguistique (Hjelmslev 1943-1993 :105) ⁴.

Plus bas dans ce chapitre fondamental des *Prolégomènes*, Hjelmslev se réfère explicitement à la *sémiologie* saussurienne, qu'il définit comme « un métalangage dont le langage objet est un langage non-scientifique » (par exemple une langue, une écriture, etc., MA) (1943-1993 :106).

On croit l'avoir montré, et en avoir trouvé la confirmation chez Hjelmslev : quoique non mis en forme par un terme, le concept de *métalangage* est au plus haut point présent dans la réflexion de Saussure. Quel est donc le statut qui lui est affecté ?

Il semble que le meilleur moyen de saisir la place qui lui est donnée par Saussure est de le voir comme la forme la plus aiguë de la « conscience de la langue ». Car il existe pour Saussure une « conscience de la langue », au double sens – objectif et subjectif, exactement comme dans le vieil exemple de *la crainte des ennemis* – de ce syntagme ambigu. Dans les textes qui vont être cités, c'est le sens objectif qui semble privilégié : c'est le « sujet parlant » qui prend conscience des éléments constitutifs des objets linguistiques qui se présentent à lui. Mais on verra dans la suite les faits s'inverser, au point de conférer à la langue elle-même la conscience du sujet parlant :

Cela étant, on peut supposer que les éléments existent pour la conscience de la langue. Ainsi pour le mot *in-décor-able* : chaque fragment ayant été tiré d'un ensemble par une série de comparaisons, ces fragments sont d'avance à la portée des sujets parlants. (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 129).

Le sujet parlant est-il d'emblée disposé à donner à chacun de ces éléments un nom propre à distinguer son comportement de celui des autres ? La réponse de Saussure, il faut bien l'avouer, est d'une ambiguïté telle qu'elle plonge le lecteur – enfin, celui que je suis – dans une profonde perplexité :

La comparaison aboutit à l'analyse et il < en > résulte < des éléments qui sont perçus par la conscience de la langue >, tantôt un radical, tantôt un suffixe etc. La langue ne connaît pas les noms de radical, suffixe, etc. mais on ne peut lui refuser la conscience et l'utilisation de ces différences. (Komatsu 1993 : 96)

⁴ Chacune à sa façon, les deux traductions de 1968 et de 1971 me paraissent peu exactes.

Ainsi, les « éléments » sont reconnus comme « différents » par la « conscience de la langue ». Mais celle-ci « ne connaît pas les noms de radical, suffixe, etc ». Proposition à première vue étrange. La différence serait connue, mais non propre à être nommée comme telle ? Et les mots « métalinguistiques » tels que *radical* et *suffixe* seraient « inconnus de la langue », bien qu'ils soient propres à apparaître dans le discours ? Serait-ce donc qu'ils font partie d'une langue de second niveau, totalement séparée de la langue qu'elle prend pour objet, mais propre cependant à les faire apparaître dans le discours ? En ce point de sa réflexion Saussure procéderait à une coupure absolue entre *langage-objet* et *métalangage* ? les termes tels que *radical*, *suffixe*, etc. feraient partie du *métalangage*, mais non du *langage-objet*, la *langue* ?

La difficulté trouve son explication dans le détail de la théorie que Saussure se donne des degrés de conscience affectant la langue. Il observe une progression de ces degrés de conscience. Cela commence par l'« inconscience » et cela aboutit au degré le plus aigu de la conscience de la langue : la mise en place de la « terminologie », c'est-à-dire de la composante lexicale du métalangage. Essayons de suivre avec Saussure ce cheminement progressif des degrés de « conscience de la langue ».

Toujours dans le premier Cours, Saussure s'interroge sur le phénomène analogique, pour lequel il prend comme exemple l'innovation morphologique qui a produit la forme analogique *je trouve* en éliminant la forme étymologique *je treuve* :

[...] la forme engendrée *je trouve*, avant d'être produite est d'abord voulue pour répondre à une idée précise que j'ai dans l'esprit : la première personne du singulier. Les formes *nous poussons* : *je pousse* sont seulement pensées < ou plutôt senties dans une demi-inconscience > ; seule la forme *je trouve* est exécutée par la parole (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 90-91).

Dans toute cette partie de son cours, Saussure insiste sur le caractère « inconscient » des opérations analogiques qui génèrent les formes telles que *il trouve* substitué à *il treuve* : je cite : « il faut un acte inconscient de comparaison < des formes absentes et des formes présentes de la parole > » (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 91), « une activité inconsciente, presque passive, en tout cas non créatrice : l'activité de classement » (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 92). L'adjectif *inconscient*, redondant dans ce passage du premier Cours, est parfois remplacé par ce qui semble en être un équivalent approché ou absolu, l'adjectif *subconscient* :

On pourrait appeler la nouvelle forme [*je trouve* substituée à *je treuve*] : forme évoquée < suscitée réellement par la parole, par le besoin > et les autres [*nous poussons, je pousse*] évocatrices. Ces autres formes ne se traduisent pas par la parole mais restent subconscientes, dans les profondeurs de la pensée, tandis que la forme évoquée, *je trouve*, est manifeste. (Komatsu 1993 : 91).

P. 102, il est de nouveau question de « l'analyse subconsciente de la langue », expression qui, je le remarque, présente de nouveau le phénomène d'ambiguïté entre lecture objective et lecture subjective que nous avons repéré dans « la conscience de la langue » : est-ce la langue qui procède à cette « analyse subconsciente » ? Ou n'en est-elle que l'objet ? On a compris que, dans ce cas comme dans le précédent, les deux interprétations se cumulent.

C'est en ce point que se pose un problème qui apparaît de lui-même. Il réside dans le fait suivant. Dans les passages que je viens de citer, les opérations effectuées par la langue sont présentées comme inconscientes. Les mêmes opérations étaient, dans les textes cités plus haut – à peu près contemporains, en tout cas prononcés lors du même Premier Cours – présentées comme conscientes. L. Depecker a bien aperçu cette contradiction, mais il se contente de la trouver « étonnante » (2009 : 109), sans chercher à l'expliquer.

L'explication est pourtant simple, elle est à vrai dire suggérée par l'expression que nous avons trouvée dans le passage cité plus haut : c'est l'expression « demi-inconscience », qui suggère un stade intermédiaire entre la conscience et l'inconscience. On est donc à ce moment, dans la gradation qui mène de l'inconscience à la conscience, à un stade de « demi-inconscience ».

Cette théorie des degrés de conscience est ancienne chez Saussure : elle était déjà mise en place, dès 1891, dans la « Deuxième Conférence à l'Université de Genève ». On y apprenait que les objets décrits par Saussure sont d'une part les opérations de changement phonétique, du côté de l'inconscience, et les opérations de changement analogique, du côté de la conscience :

[...] la notion de conscience est éminemment relative, de sorte qu'il ne s'agit que de deux degrés de conscience dont le plus élevé est encore de l'inconscience pure comparé au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes. (2002 : 159).

Ainsi, les choses s'éclairent : les actes auxquels procède la langue sont soumis à une gradation qui les fait passer de l'inconscience à un degré de conscience élevé, en passant

par la « demi-inconscience » que nous venons de repérer dans le texte de 1907 ou encore par la « conscience latente » qui apparaît dans un autre passage (Engler 1968-1989 : 293). Le degré de conscience le plus élevé est caractérisé par l'usage de ce que Saussure n'appelle pas le métalangage, mais qu'il désigne par « les abstractions grammaticales » (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 99) ou par « l'entité abstraite et relative qu'il [le grammairien, MA] vient d'inventer » (2002 : 24). Il précise cependant, en plusieurs points, que les opérations du grammairien ne se confondent pas avec celle du sujet parlant, car le grammairien se situe sur « plusieurs époques » alors que le sujet parlant procède à une analyse « purement actuelle » (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 116), puisqu'il n'a « aucune connaissance de ce qui a précédé [son] état de langue » (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 98). Ainsi, la *langue* et le *grammairien*, sont également pourvus de conscience et de possibilité d'action ; toutefois ces possibilités d'action ne se confondent pas :

La langue ne peut pas procéder comme le grammairien ; elle est à un autre point de vue et les mêmes éléments ne lui sont pas donnés ; elle fait ce qui par le grammairien est considéré comme des erreurs, < mais > qui n'en sont pas, car il n'y a de sanctionné par la langue que ce qui est immédiatement reconnu par elle. (Komatsu 1993 : 115 ; même phénomène p. 99)

C'est ainsi qu'à mes yeux s'explique le phénomène, jugé plus haut étonnant, d'absence dans la langue des termes métalinguistiques tels que *radical*, *préfixe*, etc. : ce n'est pas la langue qui est privée de ces termes, mais le « sujet parlant ». Ce qui explique le passage de l'un à l'autre, c'est que ces deux concepts apparemment complètement distincts que sont « la langue » et le « sujet parlant » en viennent tout bonnement, comme je l'ai annoncé plus haut, à se confondre. C'est ce qui se dit explicitement dans ce passage fondamental de « L'essence double » :

La première expression de la réalité serait de dire que *la langue (c'est-à-dire le sujet parlant)* [italiques de MA] n'aperçoit ni l'idée *a*, ni la forme *A*, mais seulement le rapport *a/A* ; cette expression serait encore tout à fait grossière. Il n'aperçoit vraiment que le rapport entre les deux rapports *a/AHZ* et *abc/A*, ou *b/ARS* et *blr/B*, etc. (2002 : 39).

Ainsi, c'est le sujet parlant, autre nom de la langue, qui ignore la « terminologie ». Reste que « le grammairien », lui, dispose bien de cette « terminologie », il est propre à employer les notions de *radical*, de *suffixe*, etc. N'est-il pas en même temps sujet parlant ? Si fait.

Mais sujet parlant d'un type particulier, comme on a vu plus haut : il connaît plusieurs états successifs de la langue. C'est ce qui rend compte des décisions qu'il prend à l'égard de la langue, différentes de celles que prend le sujet parlant, autrement dit la langue elle-même.

On le voit : sans être explicitement dénommé par un terme qui en recouvrirait tous les aspects, le métalangage est constamment présent dans la réflexion linguistique – ou, en ce point, sémiologique – de Saussure. C'est pour lui la forme linguistique que se donne la conscience du sujet parlant, autrement dit la « conscience de la langue » :

Il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient signe. (2002 : 45)

C'est au point qu'il en vient à formuler, il est vrai fugitivement, l'impossibilité de distinguer entre l'objet linguistique et la conscience qu'en prend le sujet en le dénommant. L'exemple qui est pris pour cette remarque est celui du signifié, qui, conformément aux habitudes saussuriennes de l'époque – 1891, date vraisemblable du projet « De l'essence double du langage » – reçoit le nom d' « d'idée du mot » :

Il n'y a pas de dissociation positive entre l'*idée du mot* et l'*idée de l'idée qui est dans le mot*. (2002 : 83 ; ici les italiques sont de Saussure, ou de ses éditeurs).

En ce point se neutralise l'opposition mise en place dans d'autres passages entre l'objet linguistique (« l'idée du mot », à comprendre comme le *signifié*) et la dénomination que s'en donne le sujet parlant. Serait-ce donc qu'« il n'y a pas de métalangage » ? Non, je ne fais pas allusion à Lacan. Je constate qu'en ce point Saussure replie l'un sur l'autre cet élément de la langue qu'est l' « idée du mot » et cet élément du métalangage qu'est l'« idée de l'idée du mot ».

Quoi qu'il en soit des oscillations périodiques de la réflexion de Saussure sur le métalangage, on aperçoit clairement qu'elles le conduisent à le soumettre à une critique virulente. C'est cette critique qui va maintenant être envisagée.

La critique saussurienne du métalangage.

De cette critique on vient d'apercevoir un élément fondamental : le rire. Elle se manifeste aussi sous deux autres formes.

Il s'agit parfois de mises en causes générales et définitives. On en a déjà repéré quelques-unes lors des irrépressibles accès de rire qui ont été évoqués plus haut. Ce sont loin d'être les seules. Ainsi dans le projet « De l'essence double du langage » :

Les expressions comme *catégorie grammaticale*, *distinction grammaticale*, *forme grammaticale*, *unité* et *diversité des formes grammaticales*, sont autant de termes courants auxquelles nous sommes obligés de dénier tout sens précis. Qu'est-ce qu'une *entité grammaticale* en effet ? (2002 : 51)

Dans un autre segment, on repérera avec intérêt la critique implicitement portée, par les capitales et les italiques – marques, en ce point, de la modalisation autonymique⁵ – sur l'article défini. C'est qu'il fournit aux termes qu'il introduit l'apparence frauduleuse de la pertinence, voire de l'existence qui leur manquent :

Nous déclarons que des expressions comme *La forme*, *L'idée* ; *La forme et L'idée* ; *Le signe* et *La signification*, sont pour nous empreintes d'une conception directement fautive de la langue. (2002 : 43).

Ainsi il est impossible de donner à ces « concepts » – car on se voit contraint d'utiliser les guillemets – fondamentaux que devraient être pour les linguistes tant « forme » qu'« idée » ou « signe » et « signification »⁶ l'assise que leur conférerait l'article défini. Cette assise est mise en question par la posture énonciative adoptée par l'auteur. C'est que ces concepts manquent l'objet linguistique qu'ils prétendent à la fois cerner et désigner.

Cependant l'aspect que prend le plus souvent la critique du métalangage est constitué par les interrogations constantes auxquelles Saussure se livre sur les termes qu'il utilise. J'insisterai peu sur ce phénomène qui apparaît d'emblée, tant il est omniprésent, à tout lecteur de Saussure : il est constamment sujet à d'incessants scrupules qui le poussent à réformer à tout instant sa terminologie de façon à lui faire atteindre une inaccessible exactitude. Quelques exemples, tout de même, dans l'inventaire foisonnant que donnent les *Écrits* et même, à sa façon, l'édition standard du *Cours* ? Le plus illustre est sans doute celui de l'introduction, très tardive, du célèbre binôme *signifiant/signifié*, qui se substitue *in extremis* à tous ceux – nombreux (voir la note 6, mais *image acoustique* et *concept* ont,

⁵ Je confère à cette expression le sens qui lui est conféré par J. Authier-Revuz 1995-2011 : 30-40.

⁶ Dans la terminologie de l'époque (sans doute 1891, voir Engler 2002 et Arrivé 2007), *forme* et *idée* d'une part, *signe* et *signification* d'autre part semblent être les préfigurations de ce qui, plus tard (voir plus bas) prend la forme de l'opposition signifiant/signifié.

eux aussi, fait un long usage) – qui ont été utilisés précédemment. Elle n'intervient que lors d'une des ultimes séances, celle du 19 mai 1911, du Troisième Cours. Elle ne donne d'ailleurs lieu à aucune marque d'enthousiasme. C'est plutôt une sorte de résignation morose qui se manifeste (*Troisième Cours*, 2005-2006 : 238), notamment à l'égard du terme qui manque : celui qui serait chargé de désigner l'ensemble que constituent *signifiant* et *signifié* :

Ajoutons cette remarque : Nous n'aurons pas gagné par là ce mot dont on peut déplorer l'absence et désignerait sans ambiguïté possible leur ensemble. < N'importe quel terme on choisira (signe, terme, mot, etc.) glissera à côté et sera en danger de ne désigner qu'une partie >. Probablement qu'il ne peut pas en avoir. (*ibid.*)⁷.

D'autres termes sont apparus plus tôt dans la réflexion de Saussure. Ils n'ont finalement pas laissé de trace dans le dernier état de sa réflexion, j'entends la série des trois Cours de linguistique générale et l'édition à laquelle ils ont donné lieu en 1916. Mais ils prennent une place importante dans les *Écrits de linguistique générale*. On constate que chacun des termes envisagés et l'ensemble qu'ils constituent donnent lieu à des mises en cause constantes. Ainsi Saussure cherche à mettre en place une opposition entre *sème* et *sôme*. Il le fait à l'aide de la métaphore du ballon de l'aérostier, non sans contester immédiatement la pertinence de cette métaphore :

Le ballon, c'est le *sème*, et l'enveloppe le *sôme*, mais cela est loin de la conception qui dit que l'enveloppe est le *signe* [au sens du futur *signifiant*, MA] et l'hydrogène la *signification* [au sens du futur *signifié*, MA], sans que le *ballon* soit rien pour sa part. Il est tout pour l'aérostier, de même que le *sème* est tout pour le linguiste. (2002 : 115).

Mais sitôt mise en place cette terminologie – où *sème* (le ballon, c'est-à-dire à la fois l'enveloppe et le gaz qu'elle contient) vaut pour l'ensemble des deux éléments et *sôme* pour la face manifeste – se trouve contestée :

Même un terme comme *sôme* (σωμα) deviendrait en très peu de temps, s'il avait la chance d'être adopté, synonyme de *sème*, auquel il veut être opposé. (2002 : 113).

⁷ On se souvient que le *Cours de linguistique générale*, p. 99, privilégie, en ce point, le terme *signe* pour désigner l'ensemble constitué par le signifiant, le signifié et leur relation. Ce n'est pas conforme à ce qui a été effectivement énoncé le 19 mai, mais ce l'est à une pratique observée en plusieurs points de la réflexion saussurienne.

Surviennent alors des efforts constamment renouvelés pour fixer les termes. *Sôme*, qui semble bien être l'équivalent de la *figure vocale* mise en place dans l'essai « De l'essence double », trouve de fugitifs substituts dans « aposème = cadavre de sème » (2002 : 107) voire dans l'hapax (sauf oubli...) *inertôme* (2002 : 113). *Contre-sôme*, apparemment concurrencé par *parasôme* (2002 : 115) cherche à isoler, en opposition au *sôme*, l'élément conceptuel du *sème*. On sait que cet inventaire de termes sera définitivement abandonné dans les Cours de 1907 à 1911.

On le voit avec une grande clarté : que ce soit par le sarcasme, par les mises en cause explicites et répétitives ou par les efforts constamment renouvelés d'une impossible réforme de la terminologie, le métalangage est, chez Saussure, l'objet d'une incessante critique. Quel est le fondement théorique de cette attitude, rare, il faut l'avouer, au moins quand elle atteint ce degré, chez les linguistes ? On croit, dans un premier temps, distinguer deux raisons.

La première tiendrait au fait que, comme les autres mots de la langue, les éléments de la terminologie linguistique seraient inéluctablement soumis, dès leur introduction, au « glissement » qui affecte, avec le temps, tout élément d'un système signifiant. Ainsi pour le mot *terme*. Un instant retenu en raison de sa neutralité, il donne lieu sans délai au soupçon d'être inapte à garder la valeur qui lui est affectée :

Montrer que *terme* est aussi incapable que *signe* [au sens du futur *signifiant*, MA] de garder un sens matériel ou inversement. ' Dans ces termes ' est textuel. (2002 : 107 ; on a vu plus haut que *sôme* est guetté par le même danger).

Mais le constant changement diachronique de la langue n'a jamais empêché personne – même pas Saussure – de parler. En réalité le danger de glissement que courent les éléments de la terminologie linguistique est lié à la nature même des objets qu'ils ont à prendre en charge. Ce qui caractérise spécifiquement ces éléments, c'est la difficulté que rencontre le processus de la nomination dès qu'il s'en prend à des objets linguistiques ou, plus généralement, sémiologiques.

Il est vrai que la dénomination, pour Saussure, c'est, d'une façon générale, un acte problématique. Qu'on se souvienne de ses commentaires, une fois de plus sarcastiques, sur les « philosophes du langage », qui « font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant un nom » (2002 : 230). Et il précise :

C'est un accident quand le signe linguistique se trouve correspondre à un objet défini pour les sens comme un *cheval*, le *feu*, le *soleil* [...]. Quelle que soit l'importance de ce cas, il n'y a aucune raison évidente, bien au contraire, de le prendre comme type du langage. [...] Il est malheureux qu'on commence par y mêler [au langage, MA] comme un élément primordial cette donnée des *objets désignés*. (2002 : 230-231.)

Parmi les objets, il en est une classe spécifique : les objets sémiologiques et, spécifiquement, les objets linguistiques. Leur dénomination pose des problèmes particuliers. Pour une raison qui tient à leur nature même. Comme leurs homologues, ces « parents » tout proches que sont les « personnes mythiques » ou « les lettres de l'alphabet », qualifiées d' « êtres inexistantes » (1986 : 191), ils n'accèdent à l'être – enfin, à une forme spécifique d'être, instable et fugitive, – que selon des modalités qui leur sont propres. C'est que la langue, a, parmi les institutions humaines, une spécificité :

Item. Il y a défaut d'analogie entre la langue et toute autre chose humaine pour deux raisons : 1° la nullité interne des signes ; 2° la faculté de notre esprit de s'attacher à un terme en soi nul. (2002 : 109)⁸

Comment nommer ce faux-semblant d'être qu'est le signe linguistique ?

Rappelons-nous en effet que l'*objet* en linguistique n'existe pas pour commencer, n'est pas déterminé en lui-même. Dès lors parler d'un objet, *nommer* un objet, ce n'est pas autre chose que d'invoquer un point de vue A déterminé. (2002 : 23).

On touche là, sans doute, ce qui fait la difficulté – l'impossibilité ? – du métalangage, et, par là, de la linguistique. Elle tient au fait que le linguiste, en dépit de ce qu'il peut apporter de vigilance à ses analyses, ne peut éviter de continuer à nommer de la même façon l'objet quand il l'envisage d'un autre point de vue que celui qui a déterminé sa première nomination. Pourquoi ? C'est qu'il se laisse aller un instant à l'illusion de l'existence substantielle de l'objet qu'il a à décrire. Il en oublie la *duplicité* – ici au sens étymologique du terme, rappelé par le titre du projet « De l'essence double du langage » – et c'est cet oubli qui explique sa défaillance. Duplicité, j'ose le dire, dédoublée, et même démultipliée : le signe est double, certes – signifiant et signifié – mais chacune de ses faces est double de son côté : « figure vocale » et « image acoustique », « signification » et

⁸ La note se termine par cet aveu quelque peu énigmatique : « (Mais ce n'était pas ce que je voulais dire d'abord. J'ai dévié) ».

« valeur ». Et la « valeur » à son tour se dédouble, comme on a aperçu plus haut, entre celle que fait apparaître la « chose échangeable » d'une part, et celle qui lui vient des « termes cosystématiques ». En sorte que se fait jour, chez Saussure, mais non, selon lui, chez les autres linguistes, le soupçon de la « non-existence » des objets linguistiques, et par là de l'impossibilité de les nommer. Il se manifeste explicitement, certes, dans le travail proprement sémiologique entrepris par Saussure sur la légende (voir plus haut) et dans la note *Item* qui a été citée. Mais il surgit aussi, insidieusement, dans les marques de distance prises, sous la forme des guillemets de la modalisation autonymique, à l'égard des verbes *exister* (2002 : 266) et *être* quand ils affectent des objets linguistiques : « Rien n'est, du moins rien n'est absolument (dans le domaine linguistique) » (2002 : 81).

Plus étonnant encore, sans doute : c'est le pronom *elles* qui est mis en question, cette fois de façon explicite, quand il en vient à représenter le concept d'*entités linguistiques* :

Il n'y a aucun *substratum* quelconque aux entités linguistiques ; elles ont la propriété d'exister de par leur différence sans que le pronom *elles* arrive où que ce soit à désigner autre chose lui-même qu'une différence. (2002 : 263).

On ne s'étonnera pas que, par la force des choses – qui est ici la force, c'est-à-dire la faiblesse des mots – le pessimisme de Saussure se porte jusque sur la linguistique elle-même : comment se construirait-elle si les termes qu'elle emploie sont inaptes à être pourvus de sens ? On a déjà aperçu plus haut une manifestation de ce pessimisme. Il se fait jour de façon plus explicite encore en un autre point :

Faut-il dire notre pensée intime ? Il est à craindre que la vue exacte de ce qu'est la langue ne conduise à douter de l'avenir de la linguistique. (Saussure 2002 : 87).

Propos ambigu, certes. Peut-être même assez voisin d'un oxymoron profondément inquiétant. Car Saussure semble ne pas se donner comme impossible de parvenir à une « vue exacte de ce qu'est la langue ». Mais c'est précisément cette « vue exacte » qui l'amène à « douter de l'avenir de la linguistique ». Serait-ce que la linguistique repose sur autre chose que sur une vue exacte de la langue ? À moins qu'il faille penser que pour croire à l'avenir de la linguistique il soit nécessaire d'avoir une vue inexacte de la langue ? Devant de tels propos, le lecteur de Saussure – qui est souvent un linguiste – se sent pris d'angoisse. Que faire ? Je m'avise, en posant imprudemment cette question, que je ne fais rien d'autre que poser le problème de la possibilité d'existence du métalangage et, par là,

de la linguistique. On comprendra que je sois tenté de suivre l'exemple que Saussure a donné en refusant ou, tout au moins, en négligeant, de publier ses écrits : observer le silence.

BIBLIOGRAPHIE

- ARRIVE Michel, 2007, *À la Recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995¹-2012², *Ces Mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, puis Limoges, Lambert-Lucas.
- DEPECKER Loïc, 2009, *Comprendre Saussure d'après les manuscrits*, Paris, Armand Colin.
- ENGLER Rudolf, 1968-1989, *Édition critique du Cours de linguistique générale*, tome I, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- ENGLER Rudolf, 2002, « Solide/Non-solide : “Le Cru et le Cuit” », dans *Le Signe et la lettre. Hommage à Michel Arrivé*, Paris, L'Harmattan, p. 181-185.
- FEHR Johannes, 2000, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, Puf.
- HJELMSLEV Louis, 1943-1993, *Omkring Sprogteoriens grundlæggelse*, Copenhague, The Linguistic Circle of Copenhagen.
- KOMATSU Eisuke, 1993, *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale* (Premier et Troisième Cours), Tokyo, Université Gakushuin.
- MARINETTI Anna & MELI Marcello, 1986, *Ferdinand de Saussure : le leggende germaniche*, Este (Padova), libreria editrice Zielo.
- NORMAND Claudine, 2006, *Allegro, ma non troppo. Invitation à la linguistique*, Paris, Ophrys.
- REY-DEBOVE Josette, 1978-1997, *Le Métalangage, Étude linguistique du discours sur le langage*, Paris, Le Robert, puis Armand Colin.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916-1922-1985, *Cours de linguistique générale*, Lausanne, puis Paris, Payot.
- SAUSSURE Ferdinand de, 2002, *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- SAUSSURE Ferdinand de, 2005-2006, « Le Troisième Cours de linguistique générale », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, p. 27-290.

SAUSSURE Ferdinand de, voir aussi ENGLER, 1968-1989, KOMATSU, 1993 et MARINETTI & MELI, 1986.

N.B. Ce texte a été écrit avant la publication de l'excellente édition, par René Amacker, de :

Saussure Ferdinand de, 2011, *Science du langage. De la double essence du langage*, Genève, Droz.

Cet ouvrage devra se substituer désormais, pour les textes qui ne figurent pas dans l'édition critique de Rudolf Engler, aux *Écrits de linguistique générale* publiés en 2002 chez Gallimard. On a cependant conservé dans ce chapitre les références à l'ouvrage de 2002.